

Parcours initiatique à travers la nature sénégalaise dans l'œuvre poétique de Kiné Kirama Fall

Fanny MARTÍN QUATREMARE

Universidad de Granada

fmquatremare@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0002-8497-6718>

Resumen

Kiné Kirama Fall es una de las primeras voces femeninas de Senegal, pero se diferencia de las demás escritoras por su temática inédita en el campo de la poesía africana: escribe cantos dirigidos a su tierra natal, a la persona amada y a Dios, todo ello a través de una sensualidad sin precedentes en la literatura africana de su época. Su obra es también, y sobre todo, una búsqueda espiritual a través de la naturaleza. Intentaremos en este trabajo examinar la relación de la poetisa con la naturaleza, así como analizar el viaje iniciático espiritual de la joven escritora.

Palabras clave: poesía, Negritud, misticismo, écopoética, autora africana.

Résumé

Kiné Kirama Fall fait partie des premières voix féminines du Sénégal mais se démarque des autres écrivaines par une thématique nouvelle dans le champ de la poésie africaine, à savoir, des chants adressés à l'être aimé, sa terre natale et Dieu, tout cela à travers une sensualité inédite dans la littérature africaine de son époque. Son recueil est aussi et surtout une quête spirituelle à travers la nature et nous tenterons dans ce travail d'examiner le rapport de la poétesse avec la nature et d'analyser le parcours initiatique spirituel de la jeune écrivaine.

Mots clé : poésie, Négritude, mysticisme, écopoétique, auteure africaine.

Abstract

Kiné Kirama Fall is one of the first female voices in Senegal, but she is different from other writers because of her unprecedented themes in the field of African poetry. She writes songs addressed to her homeland, the loved one, and God, all through a sensuality unprecedented in the African literature of his time. Her work is also and above all a spiritual quest through nature and we will attempt in this work to examine the poet's relationship with nature and to analyze the spiritual initiatory journey of the young writer.

Keywords: poetry, Negritude, mysticism, ecopoetics, African author.

* Artículo recibido el 11/09/2023, aceptado el 21/11/2023.

1. Introduction

Lorsque l'on évoque l'écriture de femmes africaines, les thèmes de revendication, de critique de la société ou de libération féminine nous viennent d'emblée à l'esprit. Les auteures telles que Mariama Bâ avec son roman épistolaire *Une si longue lettre* (1979) ou Aminata Saw Fall avec son roman *La grève des Battù* (1979) sont considérées comme les pionnières de l'écriture au féminin au Sénégal. Pourtant, selon Angèle Basolé Ouédraogo (1998), ce sont les poétesses qui ont ouvert la voie de l'écriture aux femmes en Afrique, et plus précisément au Sénégal : Annette M'Baye d'Ernerville avec son recueil publié en 1965 sous le titre de *Poèmes africains*. Kiné Kirama Fall publie son premier recueil en français en 1975, intitulé *Chants de la rivière fraîche*, préfacé par Léopold Sédar Senghor, et le deuxième en 1979 sous le titre *Élans de grâce*. On connaît peu de chose sur cette femme, si ce n'est qu'elle est née à Rufisque en 1934, une ville côtière proche de Dakar (paysage qui alimente fortement sa plume) ; elle a appris le français mais n'a pas fait d'études secondaires puisqu'elle a quitté l'école à 14 ans pour se marier, ce qui rend son écriture d'autant plus authentique selon Senghor : « Si j'ai accepté d'écrire cette préface pour ce recueil de poèmes de Kiné Kirama Fall, c'est qu'il s'agit d'une première œuvre et d'une femme, mais surtout d'une poésie authentiquement sénégalaise » (Senghor, 1975 : 3). Quant au Père Engelbert Mvent, préfacier de son second recueil, écrit : « L'œuvre de KINÉ KIRAMA FALL nous ramène ainsi aux racines les plus profondes de l'âme africaine » (Mvent, 2014 : 6). Ainsi, son œuvre nous présente une Afrique aux paysages mystiques où la mer, le vent, la terre et le ciel occupent la place principale du recueil. Lors d'une interview réalisée en 1973 par Simon Kiba et publiée dans la revue *Amina*, elle définit son œuvre de la façon suivante : « Je chante la terre, la mer, le ciel, le vent, le soleil, toute la nature. Mais par-dessus tout, je chante Dieu que j'aime » (Kiba, 1973 : 13).

La poésie au Sénégal possède une grande notoriété et une longue tradition, forcément, ce pays a été créé lors de son indépendance en 1960 par un chef d'État poète : Léopold Sédar Senghor. Cette poésie est avant tout orale, chantée, puis accompagnée de musique, mais elle est aussi écrite et donc accessible et appréciée par toute la société. Ses thèmes d'un point de vue diachronique débutent selon N'Gbesso (2014) avec la Négritude qui avait pour but d'élever la dignité du peuple noir et ses terres. La seconde étape est marquée par les propres contradictions de l'Afrique ainsi que la crise d'identité qui perdure jusqu'à nos jours ; or, la plupart des études réalisées sur la poésie sénégalaise s'intéressent aux productions de poètes masculins qui selon les spécialistes sont les seuls dignes d'être étudiés :

Le Sénégal qui connaît une production abondante actuellement nous offre seulement deux auteurs intéressants au cours des années 70. Il s'agit de Cheick N'dao et Amadou Lamine Sall. Au Sénégal, après que Cheick Ndao eut écrit *Mogariennes* en 1970,

il a fallu attendre qu'Amadou Lamine Sall s'impose après Senghor avec *Mante des Aurores* en 1979 (N'Gbesso, 2014 : 95).

Pour cette raison, il est difficile d'appréhender un panorama poétique du Sénégal à l'époque de notre poétesse. Ibra Diene (2001) se penche sur la poésie africaine féminine au cours d'un article intitulé « Encre de femmes, sentiments de femmes : la poésie des Sénégalaises, un baroquisme du conformisme » et parle d'une excessive subjectivité, de sentimentalisme et de féminisme conservateur ayant pour thème principal la maternité ; il cite à plusieurs reprises Kiné Kirama Fall ; pourtant, nous ne retrouvons pas ces sujets à la lecture de ses poèmes. Son écriture est avant tout : amour de son pays, de sa terre, admiration face à la nature et à Dieu, mais aussi une forte envie de vivre, de sentir et de comprendre le sens de la vie ce qui donne un caractère mystique à sa poésie. Une écriture qui correspondrait donc plus aux concepts poétiques de Senghor où à travers la mythification de sa terre, l'autrice tente de trouver des réponses à l'existence. De la sorte, cette étude a pour ambition d'observer l'écriture de la terre chez Kiné Kirama Fall sous un prisme écopoétique qui, comme l'indique Jalad Berthelot Obali (2004 : 142), « permettrait de saisir les influences et les confluences entre l'imaginaire de l'auteure et les éléments de la nature », à savoir comment à travers la nature, la poète trouve la voie de l'illumination.

2. Chant de la terre natale

La mise en poème de la terre de Kiné Kirama Fall s'articule autour de trois grands piliers : la verdure, l'eau et la lumière. Les images de la verdure sont recréées à travers les arbres, les forêts (Fall, 1975 : 16) qui sont douces, fraîches et sources de plénitude, les fleurs sauvages à l'odeur envoûtante (Fall, 1975 : 59), puis l'herbe verte.

En deuxième lieu, l'eau est exposée sous toutes ses formes : océan, mer, lac, rivière, ruisseau, source, pluie, rosée, larmes. Elle dédie plusieurs poèmes exclusivement à la mer : « L'assaut des vagues » ; « La danse du large » ; « Peux-tu me dire » ; « La voix de la mer » et rares sont les poèmes où l'eau n'est pas présente. L'eau est d'abord majestueuse, les vagues :

[...] ressemblent à un vol de neige
Triomphant
Elles se tendent comme un hymne vers le ciel
Le grondement de leurs flots se rue
Cavalant et dansant
D'une cadence endiablée
Pour se calmer au bord du Rivage (Fall, 1975 : 29).

Ici l'eau est puissante, grandiose, mais elle est avant tout musique, elle est hymne, elle gronde et danse sous un rythme endiablé. La poétesse renforce l'idée musicale de l'eau à travers, d'une part, les allitérations des sons [v] et [k] : *vol, vers, cavalant, cadence, calmer, Rivage* et les assonances nasales du son [â] : *ressemblent, triomphant,*

tendent, grondement, cavalant, dansant, cadence, endiablée et, d'autre part, à travers le rythme accéléré provoqué par les enjambements de la strophe. La poésie au Sénégal est avant tout musique et oralité et les femmes ont pour coutume de réciter et chanter des poèmes qui se transmettent de génération en génération. « Mes poèmes sont presque tous des chants. Pour moi, c'est l'âme africaine qui chante le monde » (Kiba, 1973 : 13). Ainsi le rythme de ses poèmes est cadencé tel une mélodie africaine et les éléments de la nature, comme dans ce cas l'eau, sont représentés par différents sons et rythmes. Dans son poème dédié au Lac de Guiers (Fall, 1975 : 18), elle aimerait accompagner ses vers du kora et du balafon, instruments de musique traditionnels de l'Afrique dont les sons s'harmonisent avec l'eau du lac. Le rythme est essentiel à la compréhension de ses poèmes. Il s'adapte à ses idées, à ses émotions. Comme le remarque Ouédraogo Bassolé (1997: 216), « le rythme constitue avec l'image, l'essence même du poème négro-africain. Il traduit une certaine fidélité à cette tradition de l'oralité où tout est rythmes et chants ». Par rapport aux images, Fall nous dévoile un Sénégal synonyme de lumière. Elle présente le Sénégalais « Comme habitant du ciel » (Fall, 1975 : 51), « Comme habitant du Soleil » (Fall, 2014 : 47) ; et comme « Enfants du soleil », titre de l'un de ses poèmes :

Nous sommes bronzés
 Bronzés dès le berceau
 Par le soleil éternel,
 Nous sommes faits de chaleur
 Dans le cœur, dans le sang.
 Ici la terre est chaude, ouverte
 Le ciel est là et toujours,
 Le soleil est là dès le petit jour,
 Veillant sur nous avec amour,
 Comme sur ses enfants (Fall, 1975 : 57).

En troisième lieu, le soleil, symbole de joie et de bien-être, inonde son pays tout comme son œuvre poétique. Les Sénégalais sont soleil en leur intérieur, qui reluit à travers leurs peaux noires. Ici, la poète chante la Négritude à travers la nature. Le soleil les a dotés de cette peau bronzée, mais aussi de la lumière intérieure ; il s'agit d'un don, d'un motif de joie et d'orgueil. Elle répète la première strophe à la fin du poème pour insister sur cette idée de fierté et marquer un rythme mélodieux. Toute sa poésie est aussi empreinte des éléments naturels doux du Sénégal comme le miel (Fall, 2014 : 40), le lait de corossol, l'odeur de palme (Fall, 2014 : 39) qui tous se répètent à plusieurs reprises ; il s'agit d'éléments en rapport avec l'abondance et le plaisir qui renforcent l'image d'une terre paradisiaque. Elle utilise également plusieurs termes wolofs comme « Sa ma khole » (Fall, 2014 : 379) qui signifie 'mon cœur' ; « Diama diama réque » (Fall, 2014 : 54) : 'je t'aime' : « Si sene yone » (Fall, 2014 : 54) : 'si vous êtes plus âgé que moi' ; sans doute pour mieux exprimer ses sentiments dans sa langue natale, mais

aussi pour donner une note de sonorité locale à sa poésie. Encore une fois, nous observons l'importance du rythme et des sonorités dans le chant de sa terre, comme le remarque Bénédicte Meillon (2016 : 7) :

Il se pourrait que la *poiesis* dans le sens de la création de vers soit le chemin le plus direct donné au langage d'un retour à l'oïkos, le lieu que l'on habite, car le mètre en lui-même (musique douce mais persistante, cycle récurrent, battement de cœur) vient en réponse aux rythmes de la nature même, en écho au chant de la terre même.

C'est exactement le processus de création de Kiné Kirama Fall qui associe la nature au langage, la nature à la vie et la nature à la poésie. L'écriture organique de sa poésie accorde une contiguïté privilégiée grâce aux mécanismes poétiques comme la sonorité des mots et le rythme imitant l'image sensorielle de la nature.

Finalement, le chant de sa terre natale se fait à travers la valorisation de son pays. Elle considère sa terre comme la genèse de toute création :

Toi qui est seuil de tout commencement
Où repose tout ce qui demeure
Source de vie de tout ce qui
Vole, vit et meurt,
Arbres, animaux, êtres et choses (Fall, 2014 : 23).

Ses vers font écho aux paroles de la Bible : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ». (*Genèse*, 1.1), la terre est symbole de vie et les allitérations du son [t] rappellent l'importance de la terre ; tout comme Senghor, elle l'associe à une femme, à la mère matrice de toute création :

Toi terre du monde,
En ton sein reposent les mers,
De ton sein jaillissent les sources
Qui rafraîchissent les terres,
En ton sein reposent les racines,
Au dedans, au dehors de toi
Reposent tous les trésors de la terre (Fall, 1975 : 55).

Tout comme la mère, la terre alimente ses enfants de son sein, elle répète le mot à trois reprises afin de mieux transmettre l'image de grandeur, de puissance ainsi que l'importance qu'elle lui porte.

La poétesse célèbre l'identité de son pays à travers des sentiments d'admiration, de respect et de communauté avec la terre. Elle est d'ailleurs consciente que les habitants de son pays natal devraient prendre soin de leur terre :

Malgré mon amour de toi,
Je n'ai jamais soin de ton âme.
Fouillant et souillant, je te blesse toujours
Et jamais tu ne gémiss,

Jamais tu ne pleures.
 Et ton amour demeure.
 Mon Dieu, qui êtes commencement et fin,
 Pardonnez-moi les souffrances faites à ma terre.
 Illuminez son visage de lumière.
 Je vous implore, Seigneur,
 Faites que soit florissant son cœur (Fall, 1975 : 55).

Elle valorise la nature pour elle-même et non pas selon son utilité pour les hommes, elle crée à travers ses vers un acte de révolte et de revendication pour son lieu d'habitation dont il faut prendre soin. Elle utilise le pronom personnel de la première personne du singulier pour que le lecteur s'identifie à ses paroles et se rende compte des problématiques liées à la destruction due aux êtres humains. Kiné Kirama Fall a pour but d'éclairer ses lecteurs comme elle l'indiquait lors de l'interview de 1973 (réalisée par Simon Kiba) et leur montrer une relation profonde et harmonieuse avec la nature.

3. Corps et nature : communion

Selon Léopold Sédar Senghor dans la préface du premier recueil de la poétesse : « c'est surtout d'elle que nous parle Kiné Kirama : de sa vie, je veux dire ses craintes et ses espoirs, ses joies et ses déceptions, ses tourments, mais aussi, ce qui est rare, sa foi en Dieu » (Senghor, d'après Kirama Fall, 1975 : 4). Il y a en effet toute une description de sa perception de la vie et de son environnement. Elle se présente dans le premier poème de *Chant de la rivière fraîche* comme un don de Dieu « Belle belle et brune » (Fall, 1975 : 4) aimante de sa terre et de Dieu :

C'est un don du ciel
 Et la tendresse de ma terre
 [...] J'ai eu sa tendresse
 J'ai eu son amour
 Si près de l'aube
 Il guide toujours mes pas.
 Ne te lasse jamais de moi (Fall, 1975 : 12).

La poétesse établit un parallélisme entre la terre, sa mère ainsi que Dieu et son père. Il est connu que selon l'imaginaire œdipien la terre soit liée à la mère ; le rapprochement du père à Dieu relève essentiellement de sa foi religieuse. Elle débute ainsi son recueil se présentant comme objet des cieux et de la nature. Elle présente tous les éléments naturels de façon grandiose et transmet au lecteur la relation particulière qu'elle possède avec eux. On observe tout d'abord qu'elle a pour coutume de comparer ses organes vitaux à des éléments de la nature : « Mon cœur ploie comme une branche » (Fall, 1975 : 13) ; « Mes yeux se rappellent et brillent comme des étoiles en plein jour » (Fall, 2014 : 37) ; « Les larmes qui coulent de mes yeux ressemblent à la rosée de la nuit » (Fall, 2014 : 64). Tout en elle lui rappelle la terre ou le ciel et ses états émotifs

ne s'expriment qu'à travers des images de la terre mère : « Maintenant ma pensée n'explore que des chemins fleuris » (Fall, 2014 : 50) alors que plus tard pour exprimer sa peine, elle écrira :

Il y avait ce vide dans mon être
Et ce ruisseau qui en même temps coulait
Venant d'étage supérieur
C'était des instants pensifs
Où le silence se faisait plus sentencieux (Fall, 2014 : 70).

Le ruisseau illustre la tristesse de la poétesse qui émane des souffrances de l'esprit. La nature n'est donc pas seulement un paysage extérieur dans l'œuvre de Fall, mais aussi un paysage intérieur qui la définit. Or son rapport à la nature va bien au-delà de simples comparaisons, elle entretient une union intime et fusionnelle avec les éléments terrestres :

J'ai erré longtemps dans toi, remplie de toi,
Souillant de mes pas l'herbe tendre.
J'écoutais la mélodie du silence,
Partageant le même souffle, la même vie que toi (Fall, 2014 : 16).

C'est ici à la forêt qu'elle s'adresse ; on remarque qu'elle la personnifie et l'idéalise. Elle ne lui prête pas une âme humaine ; elle est mystique, inébranlable et pourtant palpable. Un moment de partage et d'union s'établit à chaque instant passé avec la nature :

Toujours sur le sable fin
Mes mains qui cueillent en brassées
Les baisers du vent (Fall, 2014 : 37).

Elle parle ici des baisers du vent, de même que ses caresses à d'autres moments ou encore de la lumière du soleil qui la pénètre, pour ne citer que quelques exemples. Les éléments naturels offrent toujours des gestes doux et d'amour à la poétesse. À tel point que la nature lui communique son amour et sa joie lorsqu'elle est avec l'être aimé :

Comme la nuit chante l'amour devant nous
Parsemées d'étoiles (Fall, 2014 : 75)
Nos souffles s'étaient unis
Le soleil était ravi
Éparpillant ses rayons lumineux (Fall, 2014 : 85)

Il y a une certaine sensualité, une sensorialité qui rend son rapport à la nature fort particulier. À ce propos, Senghor explique dans la préface qu'il s'agit d'une spécificité sénégalaise :

Mais cet amour, pour sensuel qu'il soit – sans quoi il ne serait pas nègre –, est aussi, est surtout affaire du « cœur » : de l'« âme ».
Ces deux mots reviennent souvent sous la plume de la poétesse,

qui exprime la « tendresse » jusque dans les « baisers » et les « caresses ». Cela aussi, c'est un des traits de la Négritude, du moins de la sénégalité. On a trop tendance à l'oublier. Et cela explique la place du « rêve », c'est-à-dire de l'imagination, dans la poésie de notre Sénégalaise (Senghor, d'après Fall, 1975 : 5).

Ainsi, la poétesse nous présente une connexion et une causalité face à la nature propre du Sénégal ; Pierre Schoentjes (2015 : 45) constate que :

Si la nature n'est pas une réalité statique et immuable, extérieure à l'homme, mais qu'elle se définit aussi à travers les rapports que nous entretenons avec elle, il est souhaitable que ces rapports ne soient pas seulement intellectuels. Les livres peuvent certes contribuer à l'instaurer, mais ils ne remplacent jamais l'expérience, vécue avant d'être écrite.

C'est cette expérience réelle que Kiné Kirama Fall exprime dans sa poésie et c'est ce qui rend son écriture sincère et miroir de la mentalité africaine comme l'expriment Senghor et le père Svent dans leurs préfaces. Ainsi pour les Sénégalais tout comme pour Kiné Kirama Fall, Dieu vit dans la nature. Elle nous montre comment il la charme à travers ses éléments :

Mon regard se posa sur l'océan
Au loin il rayonnait
il avait mis toutes ses parures
Pour captiver mon âme
O mon Roi Célèbre
Tu as ouvert l'œil du soleil
Et l'imprimes tout en entier
Comme une nappe de brillants
Puis tu daignes danser la danse des étoiles
Le vent suspendu dans l'espace
Cueille son souffle comme une offrande de roses
Une brise atteint mes narines
Je respire un doux parfum de sel (Fall, 2014 : 8)

Tandis que l'océan la séduit, elle s'adresse à Dieu comme son souverain et comme le responsable de cette merveille. De plus, lorsque la brise atteint ses narines, ce sont aussi les particules de l'océan et en quelque sorte Dieu qui envahit son corps. Nous assistons tout au long de son écriture à une union intime entre la poétesse et la nature tout comme une communion avec Dieu. Dans son œuvre, la mer et l'eau, sont toujours des éléments de transition entre la terre et le ciel ; à plusieurs reprises le ciel est reflété dans la mer. Ces images rappellent le symbole biblique de l'eau lié à l'esprit et à la parole de Dieu. L'eau est capable d'épouser n'importe quelle forme, elle peut jouer le rôle d'un miroir comme ici celui du ciel, mais en plus de le sublimer. Dans la

poésie de Fall, les représentations de l'eau, nous l'avons vu, sont nombreuses. Comme dans la Bible, l'eau est la matrice de l'existence, elle tombe du ciel, féconde la terre de même que la parole de Dieu qui vient du ciel et féconde l'esprit de Fall qui est l'interprète de ses paroles.

Sa relation au soleil s'effectue à un niveau supérieur, comme le remarque Léon Renwart (2003 : 275), « Les chrétiens firent un grand usage de la métaphore solaire, non seulement en nommant le Christ soleil véritable, "Soleil de justice" (Origène), mais aussi en décrivant la vie, la mort et la résurrection de Jésus comme le lever du soleil, son coucher et sa réapparition » (Renwart, 2003 : 275). On retrouve amplement ces considérations dans sa poésie où elle s'adresse au soleil comme si elle s'adressait à Dieu :

Mes yeux captent ton image
Maintenant que le crépuscule tombe
Et que le jour s'en va.
Dieu, que tu es beau !
Mon cœur vacille
Par ce sortilège qui pénètre mon âme.
Laisse-moi rêver encore,
M'abandonner à mes songes (Fall, 1975 : 26)

Elle est envoûtée, ensorcelée. Il y a un caractère surnaturel plus fort qu'elle qui la laisse en profonde admiration envers le soleil. Qui plus est, dans le poème suivant dédié au « Lever du Soleil » son union devient soumission :

Pénètre moi de ta lumière,
Fais moi sentir
que sans toi je ne suis rien,
Bénis sois-tu mon Prince (Fall, 1976 : 29)

Femme du soleil, elle vit grâce à lui, elle vit grâce à Dieu. Le corps céleste est donc dans le recueil de Fall le représentant direct de Dieu, il est celui qui communique directement avec elle. Les répétitions des pronoms de la première personne du singulier insistent sur la relation privilégiée de Fall et Dieu, de Fall et la nature. Nous sommes immergés dans sa vision, dans son expérience intime. De plus, nous retrouvons dans ce champ divin, les étoiles et le ciel. En général, la lumière émanant du ciel à travers les étoiles, le soleil ou le ciel sont les manifestations directes de la divinité. La lumière est l'expression de Dieu mais aussi du plus grand don, au même titre que l'eau, fait aux êtres humains.

La poétesse est en communion avec la nature, nous avons vu que si elle compare ses organes vitaux à des éléments naturels c'est parce qu'elle se sent nature, mais elle ressent surtout la nature en elle, elle décrit une relation fusionnelle et sensuelle mystique. Dieu est partout dans sa poésie, Dieu est dans chaque particule de la terre, il communique avec elle et l'inspire, lui donne la parole, la capacité d'écrire, elle devient

la porte-parole de l'Être suprême : « Ce qui s'y tisse / Est l'hymne ensoleillé de l'esprit » (Fall, 2014 : 92)

C'est pour cette raison qu'elle lui chante continuellement son amour, elle l'aime, tout autant qu'elle aime la nature et c'est à travers ces deux éléments qu'elle cherche sa voie.

4. Nature et quête de soi

La poétique et la personnalité de Fall surgissent, nous l'avons vu, directement de sa terre natale ; la poétesse nous présente une quête spirituelle et personnelle à travers ses poèmes. Elle expose la tentative de parvenir à une harmonie avec Dieu ; comme un pèlerin, elle parcourt la nature, celle de sa terre en s'efforçant de gravir les échelons jusqu'à la connexion avec l'Être supérieur. Son premier recueil, *Chants de la rivière fraîche* se présente comme la quête de l'amour : de l'homme et la nature, tandis que *Les Élans de grâce* constitue la quête de la spiritualité ; il s'agit de l'ascension ultime vers son union perpétuelle avec Dieu. Le père Mvent explique dans la préface du recueil qu'il s'agit d'une quête construite sur quatre paliers. Le premier palier s'effectue autour de la nature, le second palier est celui de l'amour dans toute sa splendeur et ses diverses facettes, le troisième est celui de la lumière, de la libération de l'âme, il s'agit du moment de se débarrasser des fardeaux inutiles :

Et je prends l'essor
Avec des élans de grâce
J'étais la symphonie lumineuse et sublime
Le bras du vent
Qui tend et qui donne
O berce-moi berce - moi
Fouille-moi zéphyr
Goutte-moi
Porte-moi
Rien au-delà des apparences et des formes
Sur sa robe du bleu clair
Et toujours plus limpide du ciel
Dans le verbe du silence
Au-delà des paroles
Et là garde-moi (Fall, 2014 : 86).

Le quatrième palier est « la voie unitive » (Mvent, d'après Fall, 2014: 17), à savoir l'ultime étape de la vie spirituelle, le moment où l'âme atteint l'union mystique avec Dieu grâce à un amour pur. En effet, le lecteur observe cette quête d'union à travers la nature, surtout, tout au long du deuxième recueil. Toutefois, avant d'atteindre cette vie unitive, nous décelons dans son parcours initiatique d'autres étapes, en rapport avec la vie sur terre. Elle a tout d'abord besoin de comprendre le sens de l'existence, mais surtout de trouver une raison aux difficultés de la vie :

Quand au détour d'un chemin
Quelqu'un pleure sa misère
J'ai coutume de demander à la vie
Pourquoi ?
Chacun promène sa solitude.
Chacun passe
Avec ses drames et ses magies
Pour finir dans la poussière (Fall, 1975 : 13)

Elle met en relief les vicissitudes des êtres humains comme la solitude, la tristesse et la misère, elle aimerait comprendre et avoir les réponses à ce mal-être caractéristique de l'existence et en d'autres mots, à l'absurdité de la vie. Elle partage également ses constatations sur les comportements humains ; elle s'interroge sur la haine qui se propage entre eux :

Serait-il démodé d'avoir un cœur ?
Serait-il ridicule de le laisser battre et de désirer sa chaleur ?
Doit-on toujours le surveiller
Pour qu'il ne s'éteigne pas dans la douleur ?
Où se trouvent la sincérité et la chaleur ?
Où se trouvent la confiance et la sérénité ?
Où se trouve l'amour qui vous
dépouille de toute crainte, de tout complexe,
Qui vous fait trembler de joie, le cœur vibrant comme une corde
musicale,
Pour que dans cette valse de bonheur
Votre cœur et votre âme nus
Se réveillent comme un volcan en délire ?
Qui le sait ?
Parce que partout où l'on se tourne,
On ne voit que des yeux qui pleurent
Ou des cœurs qui pleurent en silence
Comme si tout le monde se sentait seul,
désespérément seul (Fall, 1975 : 30).

Dans sa quête, elle aimerait atteindre la compréhension des hommes ; pourquoi ils ne vivent pas en harmonie, en paix et pourquoi ils ont tendance à la solitude plutôt qu'à la convivialité, ainsi qu'à l'hostilité plutôt qu'à l'amour. La répétition des questions nous montre une femme à la recherche de réponses et chargée d'angoisses ; le retrait du dernier vers « désespérément seul » insiste sur cette sensation de mal-être. À travers cette généralisation, on se rend compte que sa quête est intérieure, elle essaye de comprendre le sens de son existence. Elle aimerait comprendre son rôle sur terre ; elle évoque à plusieurs reprises le souhait d'avoir la faculté de soulager les êtres humains :

Ah si le pouvoir d'un ange m'était donné de Dieu

Je mettrais dans chaque cœur
Une montagne de joie
Dans tous les yeux
Une lumière étincelante (Fall, 1975 : 14).

Ses désirs sont toujours illustrés par les éléments naturels, la « montagne de joie », image de grandeur et de puissance puis la « lumière », métaphore de la spiritualité. Elle aimerait donc être au service de Dieu, mais surtout de l'humanité. Preuve de sa quête et ses recherches, elle nous fait part de ses conclusions :

J'ai mis longtemps
Avant de comprendre
Que pour vivre,
Il faut toucher la surface
Et la profondeur des choses (Fall, 1975 : 40).

C'est finalement au cours du deuxième recueil qu'elle trouve sa voie, elle commence à nous en faire part à partir du poème "Et tu es venue" jusqu'à la fin du recueil ; cette longue quête est accompagnée de la complicité de la nature qui ne la quitte jamais et qui lui révèle à chaque rencontre la présence d'une force suprême que la poétesse pourchasse sans répit et atteint lors de la quatrième étape mentionnée par le père Mvent. La nature est alors celle qui révèle le sens de l'existence à la poète mais aussi lui dévoile la présence de l'Être Suprême.

5. Conclusion

Alors que dans nos sociétés modernes occidentales, la plupart des individus n'ont plus de rapports avec la nature ou, s'il y a contact, il se fait de façon artificielle (tourisme vert, sports aquatiques) et que dans la littérature il est difficile de percevoir comment elle est vécue, Kiné Kirama Fall nous offre une vision sensible, sensuelle et intime de la nature. Elle est non seulement le reflet d'un rapport individuel à la nature mais aussi un exemple d'amour envers notre environnement et la vie. Elle chante au monde la beauté de sa terre natale, mais aussi l'amour. Elle se veut messagère de Dieu, et souhaite apporter de la lumière à travers sa poésie. C'est ainsi sa propre voie qu'elle cherche et trouve entre la communication de la nature et l'écriture. Femme d'eau, du vent, du ciel mais surtout de l'Afrique, Fall nous livre une poésie de la sensibilité féminine, mais aussi une poésie purement sénégalaise à travers son admiration envers Dieu et son environnement. Elle nous propose finalement un regard nouveau sur notre relation avec le monde naturel.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERTHELOT OBALI, Jalad (2019) : « Signe et *Con-signé* de la terre. L'écriture du pays natal chez C. N. Adichie ». *Caliban*, 61, 139-152. URL : <http://journals.openedition.org/caliban/6170>
- DIENE, Ibra (2001) : « Encre de femmes, sentiments de femmes : la poésie des Sénégalaises, un baroque du conformisme », in Jean Cléo Godin, *Nouvelles écritures francophones : vers un nouveau baroque ?* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 420-428. URL : <http://books.openedition.org/pum/9637>.
- FALL, Kiné Kirama (1975) : *Chant de la rivière fraîche*. Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines.
- FALL, Kiné Kirama (2014) : *Les élans de grâce*. Dakar, Les Nouvelles Éditions Numériques Africaines.
- GARNIER, Xavier (2022) : *Écopoétiques africaines. Une expérience décoloniale des lieux*. Paris, Karthala.
- KIBA, Simon (1973) : « Rencontre avec la jeune poétesse sénégalaise Kiné Kirama Fall ». *Les interviews d'Amina*, 6. URL : <https://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINAKiramaFall.html>
- N'GBESSO, Hélène (2014) : *Nouvelles tendances de la poésie écrite en Afrique noire francophone de 1970 à 2000*. Thèse dirigée par Daniel-Henri Pageaux. Université de la Sorbonne nouvelle – Paris III. URL : <https://hal.science/tel-02905680>
- OUÉDRAOGO-BASSOLÉ, Angèle (1997) : *L'écriture poétique au féminin en Afrique noire francophone (1965-1993). Spécificité et originalité*. Ottawa, Université d'Ottawa.
- RENWART, Léon (2003) : « Jésus, Soleil véritable. Chronique de christologie ». *Nouvelle revue théologique*, 125 : 2, 274-278.
- SCHOENTJES, Pierre (2015) : *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Marseille, Wildproject editions.